A la Société des Sciences d'Arts de Batavia
Hommage de l'auteur
A. Barth.

ACADÉMIE

DES

INSCRIPTIONS & BELLES-LETTRES.

COMPTES RENDUS

DES

SÉANCES DE L'ANNÉE

1901

BARTH

UNE THÉORIE NOUVELLE SUR L'ORIGINE DE L'ÈRE ÇAKA

PARIS

ALPHONSE PICARD ET FILS, ÉDITEURS

LIBRAIRES DES ARCHIVES NATIONALES ET DE LA SOCIÉTÉ DE L'ÉCOLE DES CHARTES

RUE BONAPARTE, 82

M D CCCC I

LEMBAGA KEBUDAJAAN INDONESIA

V-85.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

PERPUSTAKAAN NASIONAL R.I.
Tanggal : 20-6-2010
Nomor Induk : 192/PH. Museum/10
BIB - ID : 0010-082316215
ITEM - ID : 0000 3793506
Asal : Museum Pusat

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

V, 85

Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1901, p. 303.

UNE THÉORIE NOUVELLE

SUR

L'ORIGINE DE L'ÈRE ÇAKA

PAR M. BARTH

L'origine de l'ère indienne, dite Çaka, qui correspond à l'an 78 ap. J.-C., a été l'objet de nombreux travaux et de presque autant d'hypothèses, dont aucune n'a pu jusqu'ici se faire unanimement accepter. L'Inde elle-même nous a transmis à cet égard une double tradition : l'une, plus jeune et courante encore de nos jours, d'après laquelle l'ère rappellerait la défaite et l'expulsion de la nation scythique des Çakas, les Σάκαι des Grecs, par un roi hindou du nom de Çālivāhana ; l'autre, plus ancienne et longtemps oubliée, d'après laquelle l'ère daterait au contraire du triomphe des Çakas et du couronnement de leur roi. Cette dernière est évidemment celle qui a le plus de chance d'être la vraie. Mais quel est, parmi les événements historiques à nous connus, celui qui correspond à ce triomphe? Et quelles sont, parmi les nombreuses dates que nous avons des premiers siècles, celles qu'il faut rapporter à cette ère? Ce sont là autant de points sur lesquels l'accord n'a jamais pu s'établir d'une façon durable. La solution qui, plusieurs fois reprise, semblait naguère encore sur le point de rallier tous les suffrages, d'après laquelle l'établissement de l'ère aurait été l'œuvre du grand empereur indo-scythe Kanishka, a fini par se heurter à de nouvelles et graves difficul-

tés [1]. Plus récemment encore, le R. P. Boyer, dans un savant et ingénieux travail, en essayant, après d'autres, de concilier les deux traditions et de substituer à Kanishka le satrape Nahapāna, qui était un Çaka de race et qui a dominé au 1er siècle sur le pays Mahratte, n'a abouti à son tour qu'à des probabilités. C'est dans ces conditions que le problème vient d'être traité à nouveau et d'une façon très remarquable dans deux mémoires qui font partie du dernier volume (XX, 1900) du *Journal* de la Société asiatique de Bombay, et dont je suis chargé de faire hommage à l'Académie de la part de son correspondant de Poonah, M. Ramkrishna Gopāl Bhandarkar.

Le premier en date des deux mémoires [2] est du plus jeune fils de notre confrère, M. Devadatta Ramkrishna Bhandarkar; mais je ne crois pas me tromper en supposant que le père y a largement collaboré; en tout cas, il en accepte pleinement les conclusions. Le mémoire traite, en première ligne, d'une inscription lapidaire inédite, conservée à Bombay, mais de provenance incertaine, dans laquelle est relatée la consécration d'une image du Buddha en l'an 45, sous le règne du roi indo-scythe Huvishka, de la dynastie impériale des Kushans. Je passe sur l'inscription, qui est conçue dans la phraséologie ordinaire de cette sorte de documents et, sauf un contingent de noms propres, ne nous apporte rien de neuf. Par contre, je dois dire quelques mots de la dissertation qui s'y trouve jointe et dans laquelle est exposé un système chronologique entièrement nouveau sur l'histoire de l'Inde pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Résumé le plus brièvement possible, ce système revient à ceci : les dates connues jusqu'ici des empereurs Kushans, dates qui vont de l'an 5 à l'an 98, sont toutes de l'ère Çaka. Mais, suivant un usage que nous *pouvons* supposer ancien dans l'Inde, elles

1. Celle de ces difficultés dont on s'est avisé d'abord, que l'ère Çaka n'a pas pu être établie par Kanishka, qui était un Kushan, n'est peut-être pas aussi décisive qu'il semble à plusieurs. Pendant cinq siècles, nous n'avons que des dates anonymes, et quand l'ère est spécifiée, au commencement du VIIe siècle, le mot Çaka avait pris depuis longtemps un sens très large, celui de barbare en général.

2. *A Kushana stone-inscription and the question about the origin of the Çaka era* (Read 19th october 1899).

PERPUSTAKAAN NASIONAL

sont écrites en abrégé et doivent être uniformément renforcées de 200, comme le montre une inscription récente trouvée à Mathurā (publiée par Bühler, mais sans facsimilé) qui, bien qu'elle ne contienne pas de nom de souverain, est certainement du dernier de ces princes et porte la date de l'an 290, plus un chiffre d'unités illisible. A cette même ère doivent être rapportées toutes les dates que nous avons des dynasties qui ont précédé les Kushans dans le Nord et dans le Nord-Ouest de l'Inde, c'est-à-dire, en remontant, celles des Indo-Parthes, Gondopharès et ses successeurs, et celles des Satrapes et Grands satrapes de race Çaka qui ont régné à Mathura et dans le Penjab, ainsi que celles des Satrapes et Grands satrapes, également de race Çaka, qui ont dominé pendant trois siècles dans l'ouest de la péninsule, dans le Gujarāt et dans le Mālva. Avec ces Satrapes, avec les derniers surtout, nous arrivons bien près du commencement de l'ère. Mais ce n'est pas à eux, qui, au début du moins, n'étaient que de simples vassaux, qu'on peut en attribuer l'établissement. Celui-ci doit être reporté à leurs suzerains, ceux que MM. Bhandarkar appellent les « empereurs Çakas », dont le berceau et le centre de puissance étaient au delà des monts, dans le Çakasthāna ou Séistan, et dont le premier a été Vononès.

C'est là un terrible remue-ménage. Sauf pour les Satrapes du Sud-Ouest, dont les dates sont depuis longtemps et d'un commun accord rapportées à l'ère Çaka, tout ce que nous entrevoyons de l'histoire de l'Inde, depuis la disparition des dynastes grecs jusqu'à l'avènement des Guptas, se trouve déplacé d'un ou de deux siècles et rejeté en bloc en deçà de l'an 78 de notre ère. Gondopharès, par exemple, dont la place vers le milieu du 1er siècle paraissait « absolument certaine » à Bühler, — je n'ai jamais bien compris pourquoi, — passe dans la deuxième moitié du second. Les cinq empereurs connus des Kushans, qu'on plaçait au 1er et au IIe siècle, auraient régné maintenant de 250 environ à 376 A. D. Le plus célèbre d'entre eux, Kanishka, vers lequel convergent plusieurs séries de faits importants de l'histoire politique, religieuse, littéraire et artistique de l'Inde et que les combinaisons les plus récentes ne faisaient pas descendre plus bas que la fin du 1er siècle et le commencement du IIe, est rejeté à

la fin du IIIe et au commencement du IVe. Et c'est sous son deuxième successeur, sous Vāsudeva, qu'on plaçait vers le milieu du IIe siècle, que cette dynastie impériale étrangère, peu après 376 A. D., aurait été définitivement renversée dans l'Inde gangétique par la dynastie indigène des Guptas.

J'ajoute immédiatement que toutes les parties de ce système sont admirablement reliées et appuyées dans le détail. Je n'entreprendrai pas de les discuter une à une : il me faudrait pour cela pour le moins autant de place que MM. Bhandarkar en ont employé à les exposer. Et encore me serait-il impossible, sur beaucoup de points, de marquer plus que de simples préférences, et, pour toute la période, d'opposer système à système. Mais je crois du moins devoir indiquer sommairement les principales raisons qu'on peut faire valoir pour ou contre la nouvelle théorie.

Et d'abord, je noterai un point où elle me paraît avoir touché à la certitude : la succession des dynastes, connus seulement par leurs monnaies, qui se groupent à la suite de Vonones. MM. Bhandarkar ont été les premiers, par une analyse plus serrée des légendes bilingues de ces monnaies, à déterminer l'ordre dans lequel ces princes doivent être rangés, et qui est le suivant : Vononès, Spalirisès, Azès I, Azilisès, Azès II[1] et Maüès : deux autres, Spalahorès et Spalgadamès, frère et neveu de Vononès, ne sont pas arrivés au suprême pouvoir. Que ces dynastes aient été ou non les « empereurs Çakas », — plusieurs se qualifient en effet de Σακα sur les monnaies ; mais le nom de Vononès est parthe, — qu'ils aient fondé l'ère Çaka ou, comme on l'a cru jusqu'ici, qu'ils aient été de beaucoup antérieurs à l'établissement de cette ère[2], le fait de leur ordre de succession n'en reste pas moins acquis, et c'est déjà beaucoup dans ce chaos.

Parmi les données qui militent directement en faveur du système, vient naturellement en première ligne la dédicace de Mathurā, de l'an 290 (plus un chiffre d'unités), qui, bien qu'elle soit anonyme, appartient aux Kushans et, d'après le témoignage

1. MM. Bhandarkar ont rendu infiniment probable ce dédoublement d'Azès.

2. La seule donnée synchronique se rapportant à la série est l'identification très probable, mais non certaine, de Maüès avec le Moga de l'inscription de Takshaçilā.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

compétent de Bühler, ressemble si parfaitement à leurs autres inscriptions, qu'elle ne saurait en être séparée par un intervalle d'au moins deux siècles et de près de trois pour quelques-unes. La supposition que les dates de ces autres inscriptions doivent être majorées de deux centaines est donc fort probable. Mais, dans ce cas, l'ère est-elle bien l'ère Çaka ? Bühler, en publiant le nouveau document, avait laissé le choix entre deux explications tout autres de l'anomalie de cette date, et j'en ai moi-même risqué une troisième.

Puis viennent en faveur de la thèse, le fait que le monnayage des Guptas, au IVe et au Ve siècle, se rattache de très près à celui des Kushans, dont il est comme le prolongement ; l'absence de toute trace, entre les deux dynasties, d'un autre pouvoir impérial dans l'Hindoustan central ; la très grande plausibilité de l'hypothèse que les Satrapes Çakas du Nord et de l'Ouest représentaient à l'origine un même pouvoir suzerain et qu'ils ont dû par conséquent dater leurs actes de la même ère, ère qui, chez ceux de l'Ouest, est unanimement reconnue comme étant l'ère Çaka. Déjà le R. P. Boyer a montré que les inscriptions des Satrapes de Mathurā étaient notablement plus archaïques que celles des Kushans ; d'autre part, la différence, très sensible à première vue, entre l'épigraphie des Kushans et celle des Guptas, apparaît bien moindre quand on soumet les caractères à l'analyse paléographique : elle se réduit pour ainsi dire à une différence de style, et peut fort bien s'expliquer par un changement de dynastie qui, ainsi que cherche à l'établir notre confrère, a coïncidé avec un grand mouvement national, religieux et littéraire. Tout cela, joint au bel enchaînement que les auteurs ont su donner à l'exposition des faits, rend leur thèse bien séduisante.

Mais voici des raisons en sens contraire. Parmi les monnaies romaines déposées comme offrande et retrouvées de nos jours dans un stūpa de Manikyāla qui paraît bien avoir été érigé en l'an 18 sous Kanishka, les plus récentes sont des derniers temps de la république. La monnaie d'or, dont les empereurs Kushans paraissent avoir inauguré la frappe dans l'Inde, — avant eux, elle est extrêmement rare, — a été taillée sur le modèle de l'aureus d'avant la réduction ordonnée par Auguste. L'effigie sur une des

hal : 6 Rp -

PERPUSTAKAAN NASIONAL R.I.
Tanggal : 20 - 6 - 2010
Nomor Induk : 192/PN. Museum/10
BIB - ID : 0010 - 082316215
ITEM - ID : 0000 3793506
Asal : Museum Pusat

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

V, 85

Extrait des *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1901, p. 303.

UNE THÉORIE NOUVELLE SUR L'ORIGINE DE L'ÈRE ÇAKA

PAR M. BARTH

L'origine de l'ère indienne, dite Çaka, qui correspond à l'an 78 ap. J.-C., a été l'objet de nombreux travaux et de presque autant d'hypothèses, dont aucune n'a pu jusqu'ici se faire unanimement accepter. L'Inde elle-même nous a transmis à cet égard une double tradition : l'une, plus jeune et courante encore de nos jours, d'après laquelle l'ère rappellerait la défaite et l'expulsion de la nation scythique des Çakas, les Σάκαι des Grecs, par un roi hindou du nom de Çālivāhana ; l'autre, plus ancienne et longtemps oubliée, d'après laquelle l'ère daterait au contraire du triomphe des Çakas et du couronnement de leur roi. Cette dernière est évidemment celle qui a le plus de chance d'être la vraie. Mais quel est, parmi les événements historiques à nous connus, celui qui correspond à ce triomphe? Et quelles sont, parmi les nombreuses dates que nous avons des premiers siècles, celles qu'il faut rapporter à cette ère? Ce sont là autant de points sur lesquels l'accord n'a jamais pu s'établir d'une façon durable. La solution qui, plusieurs fois reprise, semblait naguère encore sur le point de rallier tous les suffrages, d'après laquelle l'établissement de l'ère aurait été l'œuvre du grand empereur indo-scythe Kanishka, a fini par se heurter à de nouvelles et graves difficul-

PERPUSTAKAAN NASIONAL RI

tés [1]. Plus récemment encore, le R. P. Boyer, dans un savant et ingénieux travail, en essayant, après d'autres, de concilier les deux traditions et de substituer à Kanishka le satrape Nahapāna, qui était un Çaka de race et qui a dominé au 1er siècle sur le pays Mahratte, n'a abouti à son tour qu'à des probabilités. C'est dans ces conditions que le problème vient d'être traité à nouveau et d'une façon très remarquable dans deux mémoires qui font partie du dernier volume (XX, 1900) du *Journal* de la Société asiatique de Bombay, et dont je suis chargé de faire hommage à l'Académie de la part de son correspondant de Poonah, M. Ramkrishna Gopāl Bhandarkar.

Le premier en date des deux mémoires [2] est du plus jeune fils de notre confrère, M. Devadatta Ramkrishna Bhandarkar; mais je ne crois pas me tromper en supposant que le père y a largement collaboré; en tout cas, il en accepte pleinement les conclusions. Le mémoire traite, en première ligne, d'une inscription lapidaire inédite, conservée à Bombay, mais de provenance incertaine, dans laquelle est relatée la consécration d'une image du Buddha en l'an 45, sous le règne du roi indo-scythe Huvishka, de la dynastie impériale des Kushans. Je passe sur l'inscription, qui est conçue dans la phraséologie ordinaire de cette sorte de documents et, sauf un contingent de noms propres, ne nous apporte rien de neuf. Par contre, je dois dire quelques mots de la dissertation qui s'y trouve jointe et dans laquelle est exposé un système chronologique entièrement nouveau sur l'histoire de l'Inde pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Résumé le plus brièvement possible, ce système revient à ceci : les dates connues jusqu'ici des empereurs Kushans, dates qui vont de l'an 5 à l'an 98, sont toutes de l'ère Çaka. Mais, suivant un usage que nous *pouvons* supposer ancien dans l'Inde, elles

1. Celle de ces difficultés dont on s'est avisé d'abord, que l'ère Çaka n'a pas pu être établie par Kanishka, qui était un Kushan, n'est peut-être pas aussi décisive qu'il semble à plusieurs. Pendant cinq siècles, nous n'avons que des dates anonymes, et quand l'ère est spécifiée, au commencement du VIIe siècle, le mot Çaka avait pris depuis longtemps un sens très large, celui de barbare en général.

2. *A Kushana stone-inscription and the question about the origin of the Çaka era* (Read 19th october 1899).

ont écrites en abrégé et doivent être uniformément renforcées 200, comme le montre une inscription récente trouvée à Mathurā (publiée par Bühler, mais sans facsimilé) qui, bien qu'elle ne contienne pas de nom de souverain, est certainement du dernier de ces princes et porte la date de l'an 290, plus un chiffre d'unités illisible. A cette même ère doivent être rapportées toutes les dates que nous avons des dynasties qui ont précédé les Kushans dans le Nord et dans le Nord-Ouest de l'Inde, c'est-à-dire, en remontant, celles des Indo-Parthes, Gondopharès et ses successeurs, et celles des Satrapes et Grands satrapes de race Çaka qui ont régné à Mathurā et dans le Penjab, ainsi que celles des Satrapes et Grands satrapes, également de race Çaka, qui ont dominé pendant trois siècles dans l'ouest de la péninsule, dans le Gujarāt et dans le Mālva. Avec ces Satrapes, avec les derniers surtout, nous arrivons bien près du commencement de l'ère. Mais ce n'est pas à eux, qui, au début du moins, n'étaient que de simples vassaux, qu'on peut en attribuer l'établissement. Celui-ci doit être reporté à leurs suzerains, ceux que MM. Bhandarkar appellent les « empereurs Çakas », dont le berceau et le centre de puissance étaient au delà des monts, dans le Çakasthāna ou Séistan, et dont le premier a été Vononès.

C'est là un terrible remue-ménage. Sauf pour les Satrapes du Sud-Ouest, dont les dates sont depuis longtemps et d'un commun accord rapportées à l'ère Çaka, tout ce que nous entrevoyons de l'histoire de l'Inde, depuis la disparition des dynastes grecs jusqu'à l'avènement des Guptas, se trouve déplacé d'un ou de deux siècles et rejeté en bloc en deçà de l'an 78 de notre ère. Gondopharès, par exemple, dont la place vers le milieu du 1er siècle paraissait « absolument certaine » à Bühler, — je n'ai jamais bien compris pourquoi, — passe dans la deuxième moitié du second. Les cinq empereurs connus des Kushans, qu'on plaçait au 1er et au IIe siècle, auraient régné maintenant de 250 environ à 376 A. D. Le plus célèbre d'entre eux, Kanishka, vers lequel convergent plusieurs séries de faits importants de l'histoire politique, religieuse, littéraire et artistique de l'Inde et que les combinaisons les plus récentes ne faisaient pas descendre plus bas que la fin du 1er siècle et le commencement du IIe, est rejeté à

tés [1]. Plus récemment encore, le R. P. Boyer, dans un savant et ingénieux travail, en essayant, après d'autres, de concilier les deux traditions et de substituer à Kanishka le satrape Nahapāna, qui était un Çaka de race et qui a dominé au 1er siècle sur le pays Mahratte, n'a abouti à son tour qu'à des probabilités. C'est dans ces conditions que le problème vient d'être traité à nouveau et d'une façon très remarquable dans deux mémoires qui font partie du dernier volume (XX, 1900) du *Journal* de la Société asiatique de Bombay, et dont je suis chargé de faire hommage à l'Académie de la part de son correspondant de Poonah, M. Ramkrishna Gopāl Bhandarkar.

Le premier en date des deux mémoires [2] est du plus jeune fils de notre confrère, M. Devadatta Ramkrishna Bhandarkar; mais je ne crois pas me tromper en supposant que le père y a largement collaboré; en tout cas, il en accepte pleinement les conclusions. Le mémoire traite, en première ligne, d'une inscription lapidaire inédite, conservée à Bombay, mais de provenance incertaine, dans laquelle est relatée la consécration d'une image du Buddha en l'an 45, sous le règne du roi indo-scythe Huvishka, de la dynastie impériale des Kushans. Je passe sur l'inscription, qui est conçue dans la phraséologie ordinaire de cette sorte de documents et, sauf un contingent de noms propres, ne nous apporte rien de neuf. Par contre, je dois dire quelques mots de la dissertation qui s'y trouve jointe et dans laquelle est exposé un système chronologique entièrement nouveau sur l'histoire de l'Inde pendant les quatre premiers siècles de notre ère.

Résumé le plus brièvement possible, ce système revient à ceci : les dates connues jusqu'ici des empereurs Kushans, dates qui vont de l'an 5 à l'an 98, sont toutes de l'ère Çaka. Mais, suivant un usage que nous *pouvons* supposer ancien dans l'Inde, elles

1. Celle de ces difficultés dont on s'est avisé d'abord, que l'ère Çaka n'a pas pu être établie par Kanishka, qui était un Kushan, n'est peut-être pas aussi décisive qu'il semble à plusieurs. Pendant cinq siècles, nous n'avons que des dates anonymes, et quand l'ère est spécifiée, au commencement du VIIe siècle, le mot Çaka avait pris depuis longtemps un sens très large, celui de barbare en général.

2. *A Kushana stone-inscription and the question about the origin of the Çaka era* (Read 19th october 1899).

sont écrites en abrégé et doivent être uniformément renforcées de 200, comme le montre une inscription récente trouvée à Mathurā (publiée par Bühler, mais sans facsimilé) qui, bien qu'elle ne contienne pas de nom de souverain, est certainement du dernier de ces princes et porte la date de l'an 290, plus un chiffre d'unités illisible. A cette même ère doivent être rapportées toutes les dates que nous avons des dynasties qui ont précédé les Kushans dans le Nord et dans le Nord-Ouest de l'Inde, c'est-à-dire, en remontant, celles des Indo-Parthes, Gondopharès et ses successeurs, et celles des Satrapes et Grands satrapes de race Çaka qui ont régné à Mathura et dans le Penjab, ainsi que celles des Satrapes et Grands satrapes, également de race Çaka, qui ont dominé pendant trois siècles dans l'ouest de la péninsule, dans le Gujarāt et dans le Mālva. Avec ces Satrapes, avec les derniers surtout, nous arrivons bien près du commencement de l'ère. Mais ce n'est pas à eux, qui, au début du moins, n'étaient que de simples vassaux, qu'on peut en attribuer l'établissement. Celui-ci doit être reporté à leurs suzerains, ceux que MM. Bhandarkar appellent les « empereurs Çakas », dont le berceau et le centre de puissance étaient au delà des monts, dans le Çakasthāna ou Séistan, et dont le premier a été Vononès.

C'est là un terrible remue-ménage. Sauf pour les Satrapes du Sud-Ouest, dont les dates sont depuis longtemps et d'un commun accord rapportées à l'ère Çaka, tout ce que nous entrevoyons de l'histoire de l'Inde, depuis la disparition des dynastes grecs jusqu'à l'avènement des Guptas, se trouve déplacé d'un ou de deux siècles et rejeté en bloc en deçà de l'an 78 de notre ère. Gondopharès, par exemple, dont la place vers le milieu du 1er siècle paraissait « absolument certaine » à Bühler, — je n'ai jamais bien compris pourquoi, — passe dans la deuxième moitié du second. Les cinq empereurs connus des Kushans, qu'on plaçait au 1er et au IIe siècle, auraient régné maintenant de 250 environ à 376 A. D. Le plus célèbre d'entre eux, Kanishka, vers lequel convergent plusieurs séries de faits importants de l'histoire politique, religieuse, littéraire et artistique de l'Inde et que les combinaisons les plus récentes ne faisaient pas descendre plus bas que la fin du 1er siècle et le commencement du IIe, est rejeté à

la fin du IIIe et au commencement du IVe. Et c'est sous son deuxième successeur, sous Vāsudeva, qu'on plaçait vers le milieu du IIe siècle, que cette dynastie impériale étrangère, peu après 376 A. D., aurait été définitivement renversée dans l'Inde gangétique par la dynastie indigène des Guptas.

J'ajoute immédiatement que toutes les parties de ce système sont admirablement reliées et appuyées dans le détail. Je n'entreprendrai pas de les discuter une à une : il me faudrait pour cela pour le moins autant de place que MM. Bhandarkar en ont employé à les exposer. Et encore me serait-il impossible, sur beaucoup de points, de marquer plus que de simples préférences, et, pour toute la période, d'opposer système à système. Mais je crois du moins devoir indiquer sommairement les principales raisons qu'on peut faire valoir pour ou contre la nouvelle théorie.

Et d'abord, je noterai un point où elle me paraît avoir touché à la certitude : la succession des dynastes, connus seulement par leurs monnaies, qui se groupent à la suite de Vonones. MM. Bhandarkar ont été les premiers, par une analyse plus serrée des légendes bilingues de ces monnaies, à déterminer l'ordre dans lequel ces princes doivent être rangés, et qui est le suivant : Vononès, Spalirisès, Azès I, Azilisès, Azès II[1] et Maüès : deux autres, Spalahorès et Spalgadamès, frère et neveu de Vononès, ne sont pas arrivés au suprême pouvoir. Que ces dynastes aient été ou non les « empereurs Çakas », — plusieurs se qualifient en effet de Σακα sur les monnaies ; mais le nom de Vononès est parthe, — qu'ils aient fondé l'ère Çaka ou, comme on l'a cru jusqu'ici, qu'ils aient été de beaucoup antérieurs à l'établissement de cette ère[2], le fait de leur ordre de succession n'en reste pas moins acquis, et c'est déjà beaucoup dans ce chaos.

Parmi les données qui militent directement en faveur du système, vient naturellement en première ligne la dédicace de Mathurā, de l'an 290 (plus un chiffre d'unités), qui, bien qu'elle soit anonyme, appartient aux Kushans et, d'après le témoignage

1. MM. Bhandarkar ont rendu infiniment probable ce dédoublement d'Azès.

2. La seule donnée synchronique se rapportant à la série est l'identification très probable, mais non certaine, de Maüès avec le Moga de l'inscription de Takshaçilā.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

compétent de Bühler, ressemble si parfaitement à leurs autres inscriptions, qu'elle ne saurait en être séparée par un intervalle d'au moins deux siècles et de près de trois pour quelques-unes. La supposition que les dates de ces autres inscriptions doivent être majorées de deux centaines est donc fort probable. Mais, dans ce cas, l'ère est-elle bien l'ère Çaka ? Bühler, en publiant le nouveau document, avait laissé le choix entre deux explications tout autres de l'anomalie de cette date, et j'en ai moi-même risqué une troisième.

Puis viennent en faveur de la thèse, le fait que le monnayage des Guptas, au IVe et au Ve siècle, se rattache de très près à celui des Kushans, dont il est comme le prolongement ; l'absence de toute trace, entre les deux dynasties, d'un autre pouvoir impérial dans l'Hindoustan central ; la très grande plausibilité de l'hypothèse que les Satrapes Çakas du Nord et de l'Ouest représentaient à l'origine un même pouvoir suzerain et qu'ils ont dû par conséquent dater leurs actes de la même ère, ère qui, chez ceux de l'Ouest, est unanimement reconnue comme étant l'ère Çaka. Déjà le R. P. Boyer a montré que les inscriptions des Satrapes de Mathurā étaient notablement plus archaïques que celles des Kushans ; d'autre part, la différence, très sensible à première vue, entre l'épigraphie des Kushans et celle des Guptas, apparaît bien moindre quand on soumet les caractères à l'analyse paléographique : elle se réduit pour ainsi dire à une différence de style, et peut fort bien s'expliquer par un changement de dynastie qui, ainsi que cherche à l'établir notre confrère, a coïncidé avec un grand mouvement national, religieux et littéraire. Tout cela, joint au bel enchaînement que les auteurs ont su donner à l'exposition des faits, rend leur thèse bien séduisante.

Mais voici des raisons en sens contraire. Parmi les monnaies romaines déposées comme offrande et retrouvées de nos jours dans un stūpa de Manikyāla qui paraît bien avoir été érigé en l'an 18 sous Kanishka, les plus récentes sont des derniers temps de la république. La monnaie d'or, dont les empereurs Kushans paraissent avoir inauguré la frappe dans l'Inde, — avant eux, elle est extrêmement rare, — a été taillée sur le modèle de l'aureus d'avant la réduction ordonnée par Auguste. L'effigie sur une des

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

monnaies du premier de ces empereurs, Kozoulo Kadphisès, est la copie exacte de celle d'Auguste âgé. On peut tourner ces objections : il est plus difficile de se débarrasser des suivantes. Les légendes des monnaies des Kushans sont en grec et en une langue barbare difficile à dénommer ; mais elles sont régulièrement écrites en lettres grecques et avec un raffinement orthographique (l'emploi du *sampi*) qui dénote une singulière familiarité avec cet alphabet. Le premier de ces princes, Kozoulo Kadphisès, est même associé d'abord, sur une de ses monnaies, avec un dynaste grec, Hermaios, autant de faits qui seraient très étranges au IIe et au IVe siècle. Mais il y a plus : les annales chinoises mentionnent la fondation de l'empire des Kushans sur les deux versants du Paropomise. Comme paraît l'avoir démontré le P. Boyer, dans un récent article du *Journal asiatique* (mai-juin 1900), cette fondation doit être placée peu après l'an 30 de notre ère, sous un prince que la source chinoise appelle Kiou-tsio-Kio et dans lequel il faut probablement reconnaître le Kozoulo Kadphisès des monnaies. Les annales ajoutent que le fils de ce prince, Yen-kao-tchen-taï, conquit ensuite l'Inde. Le nom chinois de ce fils, qui serait le Hima Kadphisès des monnaies, ne se trouve pas dans les documents indiens, pas plus du reste que les annales chinoises ne nous donnent les noms de ses successeurs, Kanishka, Huvishka et Vāsudeva. Mais la fondation du grand empire des Kouei-chouang ou Kushans, sur la frontière de l'Inde dans la première moitié du Ier siècle, dans l'Inde même à la fin du même siècle, n'en reste pas moins solidement attestée. Or, elle est absolument inconciliable avec la thèse de MM. Bhandarkar [1]. La conséquence à tirer de là paraît si nette, qu'elle dispense de recourir à d'autres données, comme les évaluations contradictoires de la tradition bouddhique au sujet de la date Kanishka ou le synchronisme suspect, si nous n'avions que lui, que les Περίοδοι Θωμᾶ fournissent pour Gondopharès. A lui seul, comme tout se tient dans cette thèse, ce témoignage, dans l'état présent de nos connaissances, permet de conclure que, cherchée une fois de plus avec un soin et une com-

1. La thèse est, à plus forte raison, inconciliable avec les conclusions de M. Sylvain Lévy, qui plaçait ces événements un siècle et demi plus tôt.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

pétence des plus louables, l'origine de l'ère Çaka reste toujours encore à trouver.

Le deuxième mémoire est de M. Bhandarkar père[1]. Notre confrère y expose en substance la même thèse, mais en l'encadrant dans un admirable résumé des temps qui ont précédé et suivi, de façon à la faire pleinement valoir et à en montrer toute la portée. Ici, encore plus que pour le précédent mémoire, il me faut renoncer à suivre l'auteur dans le détail. De cette rapide mais substantielle esquisse de l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'Inde pendant huit siècles et demi, de l'avènement des Mauryas à la chute des grands Guptas, esquisse où même ceux qui, comme moi, n'en acceptent pas la théorie centrale, devront reconnaître les qualités qui font le véritable historien, je me bornerai à signaler deux ou trois points particulièrement importants.

La genèse du bouddhisme, ses attaches dans les doctrines antérieures du brahmanisme et du Veda, son vrai rôle et, en quelque sorte, son estimation historique sont présentés d'une façon souvent neuve, sans exagération ni banalité. Mais c'est surtout de la domination étrangère avec ses conséquences, et, ensuite, de la restauration d'un grand pouvoir indigène sous les Guptas, que l'auteur a tracé un tableau aussi judicieux qu'original. Par-ci par-là quelque trait a pu être légèrement forcé, et ceux qui n'en acceptent pas la chronologie devront en rectifier parfois la perspective ; mais la justesse de l'ensemble nous paraît incontestable.

C'est avec raison, selon nous, que l'auteur, s'appuyant sur les inscriptions, insiste sur le grand changement qui s'accuse avec l'avènement des Guptas. Avant, tout est pracrit et paraît bouddhique : après, on voit s'affirmer aussitôt, et de plus en plus, le sanscrit et le brahmanisme. Il semble donc bien, selon la formule heureuse de M. Bhandarkar, que si ces dynasties étrangères ont été chaque fois et promptement hindouisées, elles n'ont jamais été brahmanisées, et que la restauration, dans

1. *A Peep into the Early History of India, from the foundation of the Maurya dynasty to the downfall of the imperial Gupta dynasty (B. C. 322 — circa 500 A. D.)*. Bombay, Education Society Steam Press, 1900.

monnaies du premier de ces empereurs, Kozoulo Kadphisès, est la copie exacte de celle d'Auguste âgé. On peut tourner ces objections : il est plus difficile de se débarrasser des suivantes. Les légendes des monnaies des Kushans sont en grec et en une langue barbare difficile à dénommer ; mais elles sont régulièrement écrites en lettres grecques et avec un raffinement orthographique (l'emploi du *sampi*) qui dénote une singulière familiarité avec cet alphabet. Le premier de ces princes, Kozoulo Kadphisès, est même associé d'abord, sur une de ses monnaies, avec un dynaste grec, Hermaios, autant de faits qui seraient très étranges au IIIe et au IVe siècle. Mais il y a plus : les annales chinoises mentionnent la fondation de l'empire des Kushans sur les deux versants du Paropomise. Comme paraît l'avoir démontré le P. Boyer, dans un récent article du *Journal asiatique* (mai-juin 1900), cette fondation doit être placée peu après l'an 30 de notre ère, sous un prince que la source chinoise appelle Kiou-tsio-Kio et dans lequel il faut probablement reconnaître le Kozoulo Kadphisès des monnaies. Les annales ajoutent que le fils de ce prince, Yen-kao-tchen-taï, conquit ensuite l'Inde. Le nom chinois de ce fils, qui serait le Hima Kadphisès des monnaies, ne se trouve pas dans les documents indiens, pas plus du reste que les annales chinoises ne nous donnent les noms de ses successeurs, Kanishka, Huvishka et Vāsudeva. Mais la fondation du grand empire des Kouei-chouang ou Kushans, sur la frontière de l'Inde dans la première moitié du Ier siècle, dans l'Inde même à la fin du même siècle, n'en reste pas moins solidement attestée. Or, elle est absolument inconciliable avec la thèse de MM. Bhandarkar [1]. La conséquence à tirer de là paraît si nette, qu'elle dispense de recourir à d'autres données, comme les évaluations contradictoires de la tradition bouddhique au sujet de la date Kanishka ou le synchronisme suspect, si nous n'avions que lui, que les Περίοδοι Θωμᾶ fournissent pour Gondopharès. A lui seul, comme tout se tient dans cette thèse, ce témoignage, dans l'état présent de nos connaissances, permet de conclure que, cherchée une fois de plus avec un soin et une com-

1. La thèse est, à plus forte raison, inconciliable avec les conclusions de M. Sylvain Lévy, qui plaçait ces événements un siècle et demi plus tôt.

PERPUSTAKAAN NASIONAL

pétence des plus louables, l'origine de l'ère Çaka reste toujours encore à trouver.

Le deuxième mémoire est de M. Bhandarkar père[1]. Notre confrère y expose en substance la même thèse, mais en l'encadrant dans un admirable résumé des temps qui ont précédé et suivi, de façon à la faire pleinement valoir et à en montrer toute la portée. Ici, encore plus que pour le précédent mémoire, il me faut renoncer à suivre l'auteur dans le détail. De cette rapide mais substantielle esquisse de l'histoire politique, religieuse et littéraire de l'Inde pendant huit siècles et demi, de l'avènement des Mauryas à la chute des grands Guptas, esquisse où même ceux qui, comme moi, n'en acceptent pas la théorie centrale, devront reconnaître les qualités qui font le véritable historien, je me bornerai à signaler deux ou trois points particulièrement importants.

La genèse du bouddhisme, ses attaches dans les doctrines antérieures du brahmanisme et du Veda, son vrai rôle et, en quelque sorte, son estimation historique sont présentés d'une façon souvent neuve, sans exagération ni banalité. Mais c'est surtout de la domination étrangère avec ses conséquences, et, ensuite, de la restauration d'un grand pouvoir indigène sous les Guptas, que l'auteur a tracé un tableau aussi judicieux qu'original. Par-ci par-là quelque trait a pu être légèrement forcé, et ceux qui n'en acceptent pas la chronologie devront en rectifier parfois la perspective ; mais la justesse de l'ensemble nous paraît incontestable.

C'est avec raison, selon nous, que l'auteur, s'appuyant sur les inscriptions, insiste sur le grand changement qui s'accuse avec l'avènement des Guptas. Avant, tout est pracrit et paraît bouddhique : après, on voit s'affirmer aussitôt, et de plus en plus, le sanscrit et le brahmanisme. Il semble donc bien, selon la formule heureuse de M. Bhandarkar, que si ces dynasties étrangères ont été chaque fois et promptement hindouisées, elles n'ont jamais été brahmanisées, et que la restauration, dans

1. *A Peep into the Early History of India, from the foundation of the Maurya dynasty to the downfall of the imperial Gupta dynasty (B. C. 322 — circa 500 A. D.)*. Bombay, Education Society Steam Press, 1900.

l'Hindoustan, d'un grand empire indigène, a été le symptôme et aussi la force adjuvante d'une restauration nationale au sens le plus large. L'auteur reprend ainsi à son compte, mais en la modifiant, la théorie de M. Max Müller, si radicalement contestée depuis, d'une « renaissance de la littérature sanscrite ». Il ne parle plus d'une éclipse totale de cette littérature ; il admet, au contraire, une période d'incubation, dont il est resté des traces et qui a préparé le triomphe final. Avec ces modifications et avec les réserves d'ordre chronologique faites plus haut, je suis bien près de m'entendre avec M. Bhandarkar. Comme lui et depuis longtemps, je pense qu'un des résultats les plus sûrs à tirer des inscriptions est celui-ci : qu'il n'y a eu en sanscrit une littérature profane, c'est-à-dire dégagée des écoles brahmaniques et s'adressant à un public étendu, qu'à une époque relativement moderne.

Il est regrettable, dans un travail si soigné, que le grec des légendes monétaires n'ait pas été mieux revu.

M. d'Arbois de Jubainville lit un mémoire sur le sens du mot *pārīcīdas* dans une loi romaine attribuée au roi Numa. Il admet la doctrine de MM. Fröhde, Gustave Meyer et Brugmann, qui traduisent *pārīcīdas* par « meurtrier de parent ». Dans le droit primitif universel, le meurtre prémédité est puni par la loi du talion. Ordinairement le meurtrier y échappe par la fuite. Alors la famille du mort a le droit de tuer un parent du meurtrier, si la famille du meurtrier ne paye pas la composition. Le premier terme de *pārī-cīdas*, *pārī-*, est identique au grec dorien πᾶος = πᾶσος, qui devait donner en latin *pārus*, en composition *pāri-* et dont le sens est « parent ». Ainsi le mot *paricidas* exprime le droit de la famille du mort contre la famille du meurtrier.

M. Bréal ajoute quelques observations.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA

PERPUSTAKAAN NASIONAL
REPUBLIK INDONESIA